REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

29e Année. N° 22 15 Novembre 1886

AVIS. Prière à nos lecteurs de se réabonner par un mandat-poste, à l'ordre de M. Leymarie, pour faciliter l'expédition des écritures. L'abonnement continue, *sauf avis contraire*, et l'année est due entière. Les bureaux de poste prennent les abonnements sans augmentation de prix

1er NOVEMBRE, COMMÉMORATION DES MORTS

Devant une assistance spirite qui remplissait notre salle de séances. *M. de Warroquier* a lu un passage des méditations spririte, page 89.

Le président du jour, M. Leymarie, a rappelé le souvenir des protecteurs vénérés de la Société, M. et Mme Allan Kardec, en rendant hommage au génie du fondateur du spiritisme, au rare bon sens et à l'esprit de suite de sa compagne, paroles approuvées par trois cents auditeurs. Ensuite, il a nommé les frères en spiritisme décédés depuis le 1er novembre 1885, en citant les services qu'ils ont rendus à la cause, leur dévouement et leur zèle pour propager la vérité. Voici les noms de ces frères : MM. Emile Perrin, Jean Guérin, Angèle Laforgue, Charlotte Chazarain, Bernard Ragazzi, A. Cahagnet, De Sermaise, Mme Gilardeau, Victor Clouet, Lebourgeois fils, Bellier père et Philippe Walter, Leruth fils, J.-G. Plate, commandant Forest, commandant Mariette Bruno, Lermanou père, Mme Chagnard, Mme veuve Chevallier, Joseph Denis, Mme et M. Bliard, Mme Vandersipp Fauvez, Eugène Lefèvre, Hugues Doherty, Lebeau, Larriau père, Mme Briet, Alexandre Chaigneau, Mme Perrot, Mme Carlod, Mlle Mercandier, Courbebaisse, Mme Vincent, Henri Joseph de Turch, docteur Vazeille, A. Grange, Mlle Mathieu, A. S. Pommiès, M. Angel, Mme Pauze, Roselli-Mollet, Mlle Mathieu, Charles Decorée, Même, Corrado, Baruzzi, Alexandre Laigle, Adrien, Varinard des Côtes, Adrien Pauthiet, Mme Robert Siauve, Alexandre Trassens, Hue, Anatole Malet, Mme Brochard, capitaine Bourgès, Jean Le'ond, J.-F.-A. de Bassompierre, Albertine Joly, Xilander, Mlle Gérard-Jamme, Dossaer P., Mme Bacquerie, Claude Désiré, Mlle Esnault, Bimar, Mauras Paul, Alexis Didier, Bouillac.

Un souvenir chaleureux a été adressé aux chers disparus dont la *Revue Spirite* n'a pas eu les noms.

M. DE WARROQUIER, après avoir lu les prières, page 23 et 29 des méditations et prières spirites, a prononcé de belles et généreuses paroles, en rappelant les réflexions admirables faites par notre grand compositeur lyrique Gounod devant les cinq académies réunies. Chacun a approuvé chaleureusement ce discours improvisé.

M. BOYER, du groupe Poulain, 176, rue Saint-Denis (un adepte qui est toujours sur la brèche lorsqu'il faut se dévouer), a prouvé que les spirites avaient la religion du souvenir, surtout à l'adresse des malheureux et des oubliés qui attendent la bonne parole de leurs frères en humanité; puis il a éloquemment prouvé que dans ce monde, qui semble voué à la douleur, tout est néanmoins préparé pour l'espérance et l'amour; que celui dont la conviction est faite, par l'étude et la méditation, peut consoler non seulement ses frères de la terre, mais aussi ceux qui attendent une réincarnation. M. Boyer est convaincu que le spiritisme possède la puissance pour rénover l'humanité, et remettre toutes choses à leur place, la vertu et l'amour en haut, le vice, l'égoïsme et l'envie en bas. En somme l'homme doit bénir Dieu et la souffrance qui nous font monter au sommet de toutes les grandeurs, par la charité, l'humilité, la bienveillance et la fraternité.

MADAME COLIN. Après avoir établi que, quoi que nous fassions dans la vie, nous procédons par date, s'exprime ainsi :

« C'est dans cette date précise de la fête de ceux qui nous ont précédés en cette vie mortelle, qui nous retrouve, sinon tous, et tels que nous étions, du moins fidèles toujours au sentiment qui nous relie, comme disciples et continuateurs de la doctrine, mise en pleine lumière, par le maître et initiateur vénéré, Allan Kardec, dont les œuvres forment des inébranlables assises sur lesquelles s'appuient et s'affirment nos certitudes en notre âme immortelle, et aux responsabilités qui en sont l'honneur, la loi et l'équité.

Aussi bien, au matérialisme qui nous veut déshériter des seuls réels biens de ce monde, de nos espoirs les plus légitimes, il n'est point d'objurgation plus rationnelle et plus démontrable que le phénomène de la survivance de l'âme, dans les manifestations effectives et intentionnelles, en pleine vie de l'erraticité, succédant à la désagrégation de l'enveloppe tangible et matérielle.

Car, entre l'utopie qui décharge l'homme de tout souci, de toute préoccupation extra-terrestre, le dissuadant de toute initiative généreuse et d'avenir, en ce qu'elle le rive en un cadre tout fait où la vie présente serait sans lendemain, il y a pour nous, spirites convaincus, la recherche intelligente et passionnée du bien à faire, du mieux à substituer à un état précaire et défectueux. Il y a, enfin, un idéal à formuler, auquel doivent tendre nos constants efforts, la poursuite où

doit s'acharner notre inlassable volonté, dans son activité la plus studieuse et la plus persévérante.

Le laisser faire, le laisser passer devant les maux de la vie, et encore dans la souffrance et l'affliction de nos frères en humanité, est un crime, de la part de ceux qui en sont les spectateurs indifférents, quand ils n'en sont pas les fauteurs iniques et intéressés. C'est le crime de tous : aussi bien du froid et sceptique égoïste, que de l'exploiteur avide et endurci. Et tout crime s'expie, toute mauvaise action porte avec elle des germes de pestilence et de destruction. Ainsi le veut et le manifeste l'immuable sagesse, ayant mission de faire aimer, dominer le bien et le beau au-dessus de toute laideur, de toute injustice, de toute prévarication. Et, nous serions certainement à la fin du monde, par les bouleversements humains et sociaux, entraînant cataclysmes sur révoltes, vengeances sur iniquités, si quelques nobles et belles âmes n'étaient venues apporter la médiation supérieure des grandes pensées, des heureuses découvertes, des généreux bienfaits, dont elles ont doté le monde, et des hautes, fières et cependant douces vertus, dont elles ont donné l'exemple fertile et encourageant.

C'est donc à ces âmes-là qu'il nous faut recourir à nos heures douloureuses et agitées, soit qu'elles exigent toute notre résignation pour supporter d'incomparables souffrances ou d'inoubliées et cruelles défections, soit qu'il nous faille tout apprendre, pour avoir le droit de connaître, d'aimer, de nous dévouer et aux devoirs de chaque jour, qui sont la rédimation de notre vie mortelle, et à quelque belle et grande idée. Car, tout projet humain, tout travail, plus ou moins matériel, plus ou moins abstrait, poursuit-on une œuvre commencée, on parachève celle qui s'est imposée, on met au jour une sève nouvelle, portant des germes dont l'humanité, en son développement, aura la fleur et le fruit.

Il nous faut donc travailler, chercher dans le bien et le mieux, tous ensemble, et chacun de nous en particulier, sans découragement, sans insidieuse et mesquine rivalité; mais la main dans la main, le regard attentif, le cœur ferme et résolu.

Et, puisque nous le savons, — à ne vouloir et à ne pouvoir le dénier, — que nous ne sommes point seuls, en cette lutte de chaque jour, qui fait les vies bien remplies et que des légions de bien vivants et de bien pensants sont avec nous et nous inspirent, et nous secondent, et nous relèvent aux heures de défaillance et de doute; et que, là où ils se sont trompés ou attardés, ils nous poussent et nous pressent, voulant la reprise ou la rectification de leur travail interrompu, et l'élan convaincu et dévoué qui le fait avancer et fructifier. Dans cette voie du bon et du bien, de la moralité, du développement de notre *moi* conscient, moral et intellectuel, entre les invisibles et nous, c'est donc un continu échange fluidique en raison de nos affinités personnelles et de nos libres et habituelles déterminations.

Pour nous, qui avons cette certitude et qui possédons cette confiance expérimentale et raisonnée, gouvernons notre vie, nos ambitions, nos pensées, d'où dérivent nos actes futurs et contingents, de manière à nous mettre non dans une voie de triomphe ou de succès faciles à remporter (le triomphe et le succès sont parfois l'épreuve décisive où vient sombrer ou s'oblitérer la pureté et la mansuétude de notre conscience, dans l'orgueilleuse vanité de notre supériorité triomphante et dominatrice), mais, bien plutôt dans une voie de mérites et de progrès réels, pour nous et la grande cause que nous représentons.

Car l'homme est et doit être l'artisan de sa destinée terrestre aussi bien que de sa destinée transmondaine. Dans le temps et la durée, tout est pour lui élément de connaissance, de choix, de distinction, d'expérience et de perfectibilité morale et intellectuelle.

Persévérons dans la foi en nos destinées immortelles, régies par une Providence, qui est toute prévoyance, toute bonté, toute justice et tout amour; affermissons en nous cette conviction que nous sommes, — chacun de nous, — l'un des anneaux de cette chaîne d'or, traversant la terre, pour remonter dans l'Infini, et qui relie les âmes des incarnés aux désincarnés par un lien puissant et volontaire : l'amour de nos frères, par la prière et le dévouement, sous le regard de Dieu!...

Monsieur Depons nous dit une admirable poésie, avec âme et chaleur, composée par lui; les applaudissements ont été unanimes pour le remercier et le féliciter, applaudissements qui ont soulignés aussi la lecture des poésies qui suivent :

A TEL ET TEL MORT

Ami, ne cherche rien sous terre,
Ne cherche rien dans ces tombeaux;
Tu trouverais pour tout mystère
De la chair morte et des lambeaux.
Ne cherche rien dans le trou sombre
Où ton pauvre corps fut porté :
Ce n'est là qu'un abîme où sombre
Un organisme inhabité.

Ecoute la voix qui t'appelle,
Vois le regard qui te sourit;
Viens, la nature est toujours belle,
Ouvre au grand ciel tes yeux d'esprit
Tu n'es point mort, rien ne te ronge,
Laisse à ton corps l'obscur destin;
Réveille-toi d'un triste songe,
Voici les clartés du matin.

Viens, laisse là ta chair usée;
Tu renais dans un corps subtil
Plus délicat que la rosée,

Plus léger qu'un souffle d'avril !
Mais c'est bien toi, c'est ton essence,
Regarde, c'est ta forme encor.
Viens sourire à ta renaissance;
L'air est libre : prends ton essor !

... Et toi, qu'un vent de chants funèbres
A roulé d'effrois en effrois,
Toi dont la crainte des ténèbres
Enténèbre encor les yeux froids,
Toi que la terreur agenouille
Sans espoir d'un pardon divin,
Relève-toi, frère, et dépouille
Tout ce plomb lourd d'un songe vain !

Relève-toi : tout est chimère,
Dans ton fardeau d'indignité.
A ton Dieu compare ta mère,
Et juge sa divinité.
Faut-il un tonnerre qui roule
Pour être le bon Dieu du ciel ?
Relève-toi : rien ne s'écroule !
Prends ton vol, Esprit immortel !

Regarde, et déchire ces voiles
Qui plaquaient ton front abattu ;
Lève les yeux vers les étoiles,
Ce sont des soleils : le sais-tu ?
Partout des astres pleins de vie !
Et partout l'espace est vivant !
Pourquoi donc une âme asservie
Quand l'infini crie : En avant !

En avant, tous ; en avant, frères ;
Laissez la tombe et les terreurs ;
En avant ! soyez téméraires,
La terre a besoin d'éclaireurs !
En avant ! le progrès déploie
L'étendard de l'Humanité,
Et sur ce drapeau qui flamboie
On lit : Amour et Liberté !

CAMILLE CHAIGNEAU

A LA TOUSSAINT

A la Toussaint j'ai vu, dans l'asile des corps,
Des pieds vivants marcher sur la tête des morts ;
J'ai vu chacun chercher de ses parents la place
Et des chers disparus la sympathique trace ;
J'ai vu s'agenouiller aux tombeaux précieux,
Prier pour les absents, gémir, pleurer sur eux ;
J'ai remarqué la joie à cette triste fête
Et même des haillons coudoyer la toilette ;

J'ai vu les uns chercher les marbres les plus beaux
Et mélanger leur luxe au luxe des tombeaux.
D'autres ont préféré la tombe abandonnée,
D'une simple couronne ou d'une fleur ornée,
Et j'ai compris tout cœur dont l'accent généreux
Gémit sur les méchants, — car les bons sont heureux!
J'ai vu des curieux, sans respect ni croyance,
Babiller et sourire avec insouciance...
Dans cette foule enfin, j'ai vu peu de fervents,
Et j'ai cru voir les morts pleurer sur les vivants!

L. VIGNON.

SURSUM CORDA!

Né pour être immortel, l'homme est de la phalange
De tout ce qui s'élève. Oui, quand il regarda
Le premier firmament, tout son cœur déborda
Du désir de voler vers ce sommet étrange.

Il rêva d'être oiseau comme il rêva d'être ange.
Dieu, qui lui refusait des ailes, accorda
Pourtant, grâce à ce cri sauveur « *Sursum corda!* »
Son essor au-dessus de la terrestre fange.

Haut les cœurs! De ce cri sois le ferme héraut!
Sa terre ne t'est rien : c'est le ciel qu'il te faut.
Le ciel est élevé, mais ton âme est plus haute.

Dans cette ascension sublime ta fierté
C'est de jeter du lest. Vaillant aéronaute,
Jette ce qui n'est pas amour et liberté.

CAMILLE F...

VOIX DE LA TOMBE

Petite maman, dans ma bière,
Mon corps seulement est resté ;
Mon âme revoit la lumière
Du beau ciel qu'elle avait quitté.

J'ai des ailes comme un archange ;
Je ne puis me plaindre du sort :
Je n'ai fait qu'effleurer la fange
Où l'homme lutte et craint la mort;

Et dans l'espace je m'élève
Sans te perdre un instant des yeux.
Mère! l'enfant que Dieu t'enlève
Va prier pour toi dans les cieux.

J'irai voir les astres sans nombre
Qui brillent dans l'immensité,
Mais toujours, sur la terre sombre,
J'aurai mon regard arrêté.

Sèche tes larmes, tendre mère ;
Ton fils, triomphant du trépas,
Vient te dire : crois, aime, espère !
L'âme s'élève et ne meurt pas.

Je suis près de toi comme aux heures
Où tu me berçais sur ton cœur.
Oh ! je ne veux pas que tu pleures !
Ta souffrance fait ma douleur.

Il est bien amer sur la terre
De voir l'enfant que l'on chérit
S'évanouir dans le mystère,
N'être plus, hélas ! qu'un esprit !

Oui, les petits chérubins roses,
Fleurs que Dieu fauche à peine écloses
Et qu'éparpillent les autans,
Avaient leurs tiges dans vos âmes,
Douces mères... Horribles drames !
Vous voyez mourir vos enfants.

L'un avait la fraîcheur, la grâce ;
L'autre était si tendre et si beau !
Leurs frêles mains, que la mort glace,
Vont se joindre pour le tombeau !

Et je vous vois écouter, suivre
Les derniers battements d'un cœur
Près duquel, pauvres mères, vivre
Etait la suprême douceur.

Ah ! je le sais, la mort cruelle
Brise vos rêves, fait vos deuils ;
Mais pensez à l'âme immortelle,
Ne regardez plus nos cercueils.

Mères, mères si désolées,
Sachez bénir la loi de Dieu ;
Nos âmes se sont envolées
Dans l'immensité du ciel bleu,

Mais à toute heure vos doux anges
Veillent sur vous qui les pleurez ;
Vous trouvez les destins étranges,
Dans votre douleur vous errez :

Eux, dans l'éternelle allégresse,
Troupe d'oiseaux chassés du nid,
Appellent leurs mères sans cesse
Et s'ébattent dans l'infini.

Radieux, libres, sans alarmes,
Ils vont, ils vont dans la splendeur :
Leur seul chagrin ce sont vos larmes
Qui les troublent dans leur bonheur.

A. Laurent de Faget.

Après la lecture de ces poésies par leurs auteurs, les dissertations spirites suivantes ont été obtenues par les médiums :

Madame Massiou avait une charmante petite fille, que ses parents, natifs des Etats-Unis, lui avaient confiée dès sa naissance ; Mme Massion, sans enfants, adorait la petite Marie si gentille, si intelligente, et cette dernière le lui rendait à usure; à l'âge de douze ans, Marie a dû rejoindre ses parents à New-York, les adieux furent déchirants et la petite fille, devenue sérieuse, disait : Maman Massiou, tu ne me verras plus, j'en mourrai. Un an après son départ, la petite fille est morte de chagrin. Sa mère nourrice est inconsolable; médium, elle reçoit les communications de sa bien-aimée petite Marie, qui l'attend, lorsque la mort aura permis à Mme Massiou de la rejoindre.

Madame veuve Gonet, médium, a obtenu une dissertation très intéressante sur les rapports des chers disparus avec nous et sur leurs impressions ; leurs vœux tendent à cet objectif : l'amour mutuel dans le progrès et la liberté.

Madame Bonnot, médium, sert d'intermédiaire à des esprits souffrants; le frère de ce médium les amène, sachant bien que sa sœur se mettra au service de ces âmes en peine pour leur permettre de se manifester, de comprendre leur situation et de mieux saisir le pourquoi de la vie, à l'aide de la sympathique Mme Bonnot.

Madame Hoileux, médium bien connu, a reçu une dissertation dans laquelle les invisibles nous expriment leur reconnaissance, notre appel ayant ouvert leur esprit à la lumière; ils veulent désormais réparer leurs fautes et revivre pour être utiles à leurs semblables; ils nous prient de grouper nos volontés, pour les seconder dans la voie qui leur est ouverte.

Madame Blanche reçoit une communication d'esprits qui ont horreur de la solitude, qui ne savent comment exprimer leur satisfaction d'avoir appris enfin quels sont les devoirs à remplir dans l'existence terrestre; il en est qui ont quitté brutalement la terre, en désespérés, et veulent revivre, sachant bien que celui qui veut trop s'élever par l'intrigue et l'ambition, doit être abaissé.

Madame Bouillat, médium, dans une dictée signée Carlo, reçoit cette pensée, qu'il est mal de repousser la prière, la communication directe avec Dieu; il faut prier pour celui qui s'égare et ne perçoit plus bien ce qui est logique, il faut l'éclairer fraternellement sur ses erreurs, et ne pas l'écarter de nos réunions.

M. de Warroquier : Un esprit qui signe, *un des auditeurs*, nous félicite chacun de nos bonnes intentions, et surtout d'avoir compris ce que la petite mission que nous avons choisie nous impose; nous sommes des médiateurs volontaires en donnant à nos frères arriérés ce que nous avons reçu pour l'utilité de tous.

Il nous conseille d'entretenir chez nous le feu sacré, c'est-à-dire

le vif désir de connaître l'avenir de l'âme : d'instruire les chers disparus si nombreux, et de recevoir beaucoup des esprits avancés.

En agissant ainsi les malheureux de l'espace nous reviendront transformés, armés de bonnes et sérieuses résolutions. Nous aurons préparé le bonheur futur de l'humanité.

Médium M. C. Chaigneau : M. C. Chaigneau ne devant revenir à Paris que dans quelques jours, nous avait envoyé la belle poésie que nous avons insérée plus haut, et la communication suivante :

« Sans attacher une importance dogmatique à une date quelconque, particulièrement à une date qui procède moins d'une ère nouvelle que de la tradition, nous venons néanmoins avec empressement à l'appel de nos amis réunis en ce jour, parce que nous y trouvons l'occasion d'un travail utile pour l'avancement humain, surtout en ce qui concerne les désincarnés.

«Par la force de la tradition, un immense mouvement se fait vers les tombes. La masse elle-même des matérialistes s'ébranle de tous côtés par vastes colonnes et s'achmine vers les amas de cadavres, témoignages matériels où s'avive pour eux la puissance du souvenir. Toute une trombe d'évocations inconscientes, où affluent des tourbillons d'Esprits errants, emplit les lieux funèbres d'une tempête de plaintes, de cris déchirants, de sanglots et de larmes; et les Esprits calmes et sereins, plus subtils et plus légers, passent à travers ces flots pour ainsi dire comme s'ils n'y touchaient pas et sans pouvoir y mêler leurs fluides d'apaisement et d'espérance. Oh! que de scènes affreuses parmi ces êtres, on pourrait dire ces fantômes ou ces ombres que le trouble étreint d'une atmosphère illusoire! Les uns, le cadavre qui croupit là les ressaisit, ils n'ont connu que la matière, et, à tel moment, ils s'identifient presque avec cette matière en décomposition qui porte encore l'empreinte défigurée de leur ancienne assimilation. Les autres, plus lamentables peut-être (car leurs impressions sont moins passagères, ayant été longuement gravées dans l'intimité même de leur périsprit), gémissent et se tordent d'effroi dans l'écho sans cesse renouvelé du *de profundis ;* l'horreur de la mort noire, l'angoisse inexprimable de la damnation, les tient courbés, prosternés, asservis et avilis comme sous le regard persécuteur d'un maître furieux : ce sont les victimes des dogmes féroces plus funestes que les idées de néant. Certainement, tous ne sont pas ainsi, car pour beaucoup les impressions sont moins vives; il y a des troubles relativement tempérés; le trouble c'est comme la folie, et parmi les fous d'outre-tombe il n'y a pas que des agités; il y a des hallucinés mélancoliques et des engourdis, et toutes sortes de degrés intermédiaires. Mais dans les jours de grande évocation, où l'asile des corps se double d'un asile de déments qui regorge comme une fourmilière, c'est le spectacle des Esprits les plus tourmentés qui nous

frappe le plus vivement et qui nous arrache du cœur le plus grand cri de pitié.

Et à nous seuls nous ne pouvons rien sur eux, nos fluides sont trop subtils. Et nous ne pouvons pas aller puiser des forces dans les lieux où l'on s'assemble au nom d'un dogme : il n'y aurait pas union de fluides, et d'ailleurs nous n'y pourrions prendre qu'une substance imprégnée d'illusions et de brouillards obscurs; (cette substance, nous avons plutôt besoin de la neutraliser vis à vis de ceux qui y sont accessibles, et c'est une raison de plus d'être à l'action en ce jour). Alors nous allons vers vous, et, si peu nombreux que vous soyez, comme vous êtes ceux qui voient la vie d'outre-tombe, avec le plus de netteté, nous pouvons utiliser la matérialité de vos fluides pour agir sur quelques-uns de ces pauvres égarés, pour les préparer à l'idée de la réalité. Pour ceux particulièrement que dominent une terreur ou une humiliation de nature mystique, nous aimons à agir le 1er novembre, parce que ce jour-là étant, dans leur idée, consacré au culte des saints, (et ils en ont conscience à cause des cérémonies par où leurs fluides les ont fait passer instinctivement), parce que ce jour là, dis-je, il leur semble invraisemblable que de pauvres morts, voués, sinon à l'enfer, du moins au plus affreux purgatoire, puissent être l'objet de préoccupations sympathiques, au grand détriment des bienheureux. Ils en conçoivent un étonnement qui est le commencement du doute vis à vis de leurs croyances étroites, leur foi d'esclaves est entamée, une déchirure est faite au voile qui les étouffe et les aveugle, nous pouvons les amener vers vous, et ce n'est plus qu'une affaire de temps.

Voilà, en quelques mots, une partie des raisons pour lesquelles nous venons vers vous lorsque vous vous réunissez le 1er novembre. Ce n'est point pour perpétuer une fête dont vous nous feriez les héros en modifiant le caractère; c'est parce que, en l'état où sont encore vos mœurs, en l'état où sont encore une immense foule de désincarnés, nous trouvons là matière à travail, matière à affranchissement, matière à progrès.

C'est du moins ma manière de voir et celle d'un groupe d'Esprits libres penseurs qui m'a prié de faire écrire ces lignes en son nom.

Un ami.

M. Laurent, *Médium* : Mon Dieu, daigne bénir ces frères assemblés afin que leurs intentions soient toujours pures, afin que leurs actes soient toujours utiles à leurs frères souffrants. O souveraine bonté! nous te remercions de les avoir éclairés, de leur avoir fait comprendre les bienfaits de la doctrine à laquelle ils ont voué tous les plus nobles efforts de leurs âmes, toutes les plus larges effusions de leur cœur généreux. Perpétue en eux, ô mon père! la foi, l'amour et l'espérance.

Un esprit touché de cette réunion.

M. Laurent, *Médium :* Mes enfants, vos prières nous ont émus, nous, esprits préposés à la garde de votre conscience. Nous ne venons pas vous remercier d'une tâche que nous avons faite en commun; mais nous venons vous encourager à bien faire et à bien dire. J'appuie sur ce dernier mot avec intention. Bien dire, ce n'est pas seulement parler d'or, faire des phrases charmantes, pleines de rhétorique et de poésie; bien dire, c'est mettre au service de la raison et de l'équité une parole qui ne blesse personne et qui plaise aux vivants comme aux morts.

Ah! dans vos assemblées législatives et autres, on trouve beaucoup de beaux discours et, parfois, de grands orateurs à la parole véhémente!

On n'y trouve pas toujours des esprits qui appuient leurs raisonnements sur l'équité, sur l'amour, sur la vertu.

Soyez éloquents, mes frères, mais de cette éloquence qui persuade et éclaire sans froisser aucune conviction sérieuse.

Le travail de l'humanité se fera peu à peu. Poussez-y de toutes vos forces, mais n'oubliez jamais que vous avez l'impérieux devoir d'être les tacticiens de la charité, ceux qui veulent conquérir une place, non en la démantelant, mais, au contraire, en nourrissant ses habitants avec le pain de vie.

M. Laurent, *Médium* : Moi aussi je dirai quelques mots si vous voulez bien me le permettre. Je suis touché de vos réunions, de l'esprit que vous apportez tous à cette commémoration des morts. Je vous aime et je vous le dis en toute sincérité, mais sincèrement aussi je dois vous dire qu'il faut continuer, dans le courant de l'année, à nous faire vivre par le cœur. Ne nous oubliez pas, vous seriez des ingrats; ne nous oubliez pas, car toutes nos pensées sont avec vous, ô mes amis. Nous sommes aussi bien heureux quand, vous affirmant partout spirites, vous savez surtout le prouver par une conduite irréprochable. Vous parlez beaucoup d'amour : ayez en le vrai rayonnement, c'est-à-dire faites taire, en toutes circonstances, les voix de l'égoïsme, de l'orgueil, de l'ambition, pour n'écouter que la voix intime et douce de votre conscience.

M. Pierre, *Médium* : L'esprit de M. Bouillac, ancien membre de notre Société, mort dernièrement, croyait à l'existence d'un trésor des Beys de Tlemcen, et enterré à Tlemcen, trésor que le gouvernement français avait fait rechercher; avant de se dégager de la matière, il avait confié ses idées à ce sujet, à des amis qui partagent cette passion folle de découvrir des trésors, et voudraient nous voir entrer dans ces opérations de fouilles que nous considérons comme irrationnelles et ridicules. Spontanément, un esprit qui a pris le nom de Bouillac, s'est exprimé ainsi :

« Chercheur de trésor, je l'étais et ne le suis plus ayant fait fausse route. Le trésor tant envié se trouve ici. Il jaillit de votre cœur, de

votre tête et en avare, j'y trempe mes mains comme dans un fluide doré et sacré.

« Une jeune fille, une belle âme qui est à mes côtés, me dit que j'ai raison ; c'est Albertine Joly.

« De vos paroles, des vers de vos poètes, sont tombées des perles intellectuelles pieusement recueillies par nous, âmes, attirées par la pensée sérieuse et bienveillante cette servante de la raison, cette créatrice des plus nobles sentiments. Nous nous les sommes partagées ces perles, comme choses sans prix que les trésors des Beys de Tlemcen ne peuvent payer.

« Dans l'atmosphère dont la terre est circonvenue, qu'attendons-nous ? Un appel donné par la décharge électrique qui sort de votre volonté. Or celui qui médite, qui met son cerveau à notre disposition, est cent fois béni, car l'âme au repos demande à vivre, à penser, à s'éclairer, et ne le peut si les frères de la terre ne lui téléphonent ce mot : Venez, prenez notre cerveau.

« En ce jour, étant appelée, la légion des absents est bienheureuse car elle est venue pour entendre vos pensées et cueillir ces fleurs nées de l'arbre humain, dont le parfum préférable à celui de vos jasmins et de vos roses est sans prix, puisqu'il est de l'ordre intellectuel et ne peut se faner. La substance de la pensée ne peut s'user comme le métal, car le verbe est chose inaltérable et sacrée.

« Merci ciseleur de vers harmonieux et sonores, discoureurs qui égrenez des idées de solidarité et d'amour ; vos périodes amies ont semé dans nos âmes la joie, la reconnaissance et l'amour.

« L'amour a créé les mondes pour les esprits qui les habitent et les animent : Les esprits construisent leurs corps matériels en vertu de leur savoir intellectuel et moral. Le corps est un instrument d'autant plus parfait que l'esprit qui l'anime sait le bien accorder pour le faire vibrer. Aussi, frères de la terre, ayez des instruments corporels qui résonnent juste et songez que sans votre cerveau nous ne pouvons rien ».

La séance a été levée, après la lecture par M. de Warroquier, des prières page 62. *Pour ceux qui viennent de mourir*, et page 17, *Brière du soir*, du livre : *Méditations et prières spirites*.

L'ÉCRITURE AUTOMATIQUE ET LA SCIENCE

I

Maintenant que la lutte est définitivement engagée entre la science officielle et la science soi-disant occulte, le devoir des écrivains spirites est de répondre à toutes les attaques dirigées contre la doctrine. Nous ne devons pas, en effet, fuir la discussion. Le public se tournerait, dans ce cas, du côté de nos adversaires et il ne manquerait point de

dire que nous sommes à bout d'arguments. Plus les savants et les philosophes nous attaqueront, plus nous devrons leur présenter des preuves, des raisonnements, des observations. Jamais nous n'aurons trop de faits à leur opposer. Tout lire et réfuter tout, telle doit être, aujourd'hui, notre devise. C'est par ce moyen que nous arriverons à faire triompher la vérité.

La *Revue* a fait connaître, l'année dernière, l'opinion de l'écrivain anglais Myers sur l'écriture *automatique* ou *mécanique*. Je prends la liberté de remettre sous les yeux des lecteurs les passages les plus saillants de l'article consacré à la théorie que je vais combattre.

« Dans le 7e fascicule des *Proceedings*, est-il dit (1), M. J. W. Myers, « de la *Société des Etudes psychiques* de Londres, étudiait l'écriture « automatique et l'attribuait soit à la cérébration inconsciente, soit à « la télépathie (transmission de pensée ou suggestion mentale. Dans « le huitième fascicule, il continue et développe cette étude, ajoutant aux « deux facteurs déjà nommés — cérébration inconsciente et télé- « pathie — un troisième : *la double conscience*. »

« Suivant lui, en effet, nous aurions deux consciences, l'une normale, « l'autre somnambulique : la première, localisée dans l'hémisphère « gauche du cerveau, la seconde, dans l'hémisphère droit. Et comme « nous ne nous servons guère de celui-ci — volontairement du « moins — pour notre pensée habituelle à l'état de veille, nous ne « savons pas non plus ce qui s'y passe, le travail qui s'y accomplit. De « là vient que lorsque cette partie du cerveau, qui n'obéit pas à notre « volonté, se met à l'œuvre, sous une influence quelconque, nous « croyons à une action étrangère, *à un esprit qui nous dicte*. Nous « sommes ainsi dupes d'une illusion : C'est *nous-mêmes* qui nous « communiquons à *nous-mêmes*; notre *moi inconscient* qui se révèle « à notre *moi conscient*. »

« Si les vues de ce travail étaient acceptées, une très grande partie « des phénomènes auxquels se réfèrent habituellement les spirites, ne « pourraient pas plus longtemps servir comme preuve d'une influence « spirituelle autre que celle *d'esprits en chair et en os*. »

« Cependant, continue l'auteur, les phénomènes que j'ai décrits « n'épuisent en aucune façon ceux qui sont affirmés se produire *dans « le cours de l'écriture automatique*. On dit que l'écriture de per- « sonnes mortes est parfois reproduite; que des phrases sont écrites « dans des langues ignorées de celui qui écrit; que des faits, qu'aucune « des personnes présentes ne connaît, sont contenus dans les réponses, « et que ces faits sont tels quelquefois qu'on ne peut les concevoir que « comme provenant d'une personne spéciale ayant quitté cette terre. Si « les choses sont ainsi, ce sont là, évidemment, des faits de la plus

(1) Voy. *Revue Spirite*, année 1885, n° du 15 août, p. 504.

« haute importance. Et nous ne sommes pas en droit de dire qu'ils « sont impossibles *à priori*. L'hypothèse spirite, quoique souvent pré- « sentée sous une forme inacceptable, peut, je crois, être formulée de « façon à ne contredire *aucune des suppositions légitimes de la* « *science*. Et, de plus, j'admets volontiers que si l'on établissait l'action « d'*esprits défunts* comme un *vera causa*, alors les explications « suggérés ici auraient besoin d'être révisées sous un nouveau point « de vue. »

Il est certain que le raisonnement de M. Myers ne ressemble, en aucune façon, à celui des anti-spirites de l'école des Wilfrid de Fonvielle, Jules Soury, et compagnie. Notre adversaire anglais, on le voit, est sérieux et bien élevé. Il le prouve, de nouveau, en ajoutant ceci :

« Je suis loin de vouloir rééditer les railleries habituelles quant à la « crédulité ou à l'incapacité des spirites. Je ne pose pas la question de « fraude d'un côté, ou d'imbécillité de l'autre ; j'affirme qu'il est arrivé « quelque chose de *supernormal* et que la question est une question « d'*observation*, en premier lieu, et d'*interprétation* en second lieu. « Mais les phénomènes supernormaux, quelle que puisse en être l'expli- « cation, n'ont aucune tendance à se produire de préférence en présence « de personnes spécialement qualifiées pour les observer. Il n'y a pas à « s'étonner, dès lors, qu'ils aient été tant de fois décrits vaguement et « attestés imparfaitement, parce que ceux qui en ont été témoins, for- « tement impressionnés parce qu'ils voyaient, et courant à une conclu- « sion hâtive, ont été incapables de comprendre même la nécessité « essentielle d'exactitude, de répétition, de contrôle dans de telles « expériences. »

« ...En ce qui concerne le point spécial dont nous nous occupons en « ce moment, ajoute encore M. Myers — la question de savoir si l'*écri-* « *ture automatique* offre toujours des indications infaillibles d'une « intelligence *autre que celle d'une personne vivante* — je dois « faire un appel pressant aux spirites d'Angleterre et d'Amérique, les « priant de me procurer des cas additionnels où ils croient qu'une telle « intelligence s'est montrée; des cas qu'ils peuvent fournir sur un « témoignage de première main et avec détails complets... On peut « sûrement demander à ceux qui croient être en possession d'une « vérité de si haute valeur, de prendre, pour la prouver, autant de peine « que le chimiste qui cherche une nouvelle combinaison ou le médecin « qui identifie une nouvelle maladie... »

Notre collaborateur *Ladine*, après avoir présenté le travail de M. Myers, le faisait suivre de commentaires pleins de bon sens. « Il « serait — concluait-il — regrettable au-delà de toute expression, « qu'on se refusât à la communication de ces preuves et qu'après « avoir tant accusé les savants de ne vouloir pas voir, de ne vouloir « pas s'occuper de nos phénomènes, on les mit — quand enfin la bonne

« volonté leur vient — dans l'impossibilité de poursuivre leurs études, « faute de les aider et d'arriver ainsi, par une active recherche, par un « examen attentif, à une solution définitive. Nous faisons les vœux les « plus sincères pour que cette tentative aboutisse. »

***

Plus récemment, la question de l'écriture automatique a été examinée par la *Société de Psychologie physiologique* de Paris, à propos d'une science nouvelle, présentée naguère avec succès par l'abbé Michon. Le journal spirite *La Vie Posthume* a consacré, dans un de ses derniers numéros (1), un article aux études sur la *Graphologie*, faites par MM. Ferrari, Héricourt et Richet (2). Les expériences démontrent, d'après ces savants, « que les variations de l'écriture sont *fonction* des varia- « tions de la personnalité. Elles démontrent, en outre, la réalité « *effective* de la graphologie, en ce sens que les variations de l'écriture, « observés parallèlement aux variations de la personnalité, reproduisent, « sent, dans leurs traits généraux au moins, les signes caractéristiques « attribués par les graphologues aux diverses personnalités suggérées. »

« L'écriture, disent encore ces messieurs, est-elle, *comme le geste* « *en général*, sous la dépendance directe des états permanents ou pas- « sagers de la personnalité? Les mouvements graphiques de l'homme « ont-ils même origine, même nature et même signification que ceux « qui déterminent ses allures générales en animant son visage? Cette « *hypothèse* est vraisemblable, et l'emploi des *suggestions hypno-* « *tiques* se présente naturellement pour en fournir la preuve expéri- « mentale, l'expérimentateur pouvant, par ce procédé, *modifier les* « *états de la personnalité.* »

Voici l'une des conclusions de ce travail. Elle est à l'adresse des spirites : « Ceux-ci qui arguent des *écritures différentes* des médiums « écrivains pour affirmer l'*existence réelle de personnes différentes* « qui guideraient leur main, ne peuvent être admis à faire valoir ce fait « à l'appui de leur système. La *variabilité* de la personnalité étant « suffisante pour l'expliquer, l'*hypothèse* de la *variété des personnes* « doit être écartée. »

Le rédacteur de la *Vie Posthume* commente ainsi ces conclusions :

« Une explication n'écarte pas l'autre nécessairement. Elles peuvent « parfaitement coexister et correspondre *à deux causes différentes* « *d'un même phénomène*. Soyez prudents, messieurs les savants : « après le magnétisme, la graphologie, après la graphologie... qui « sait? Vous surtout, les signataires de la note précédente, qui devriez

(1) Voy. *La Vie Posthume*, n° de juin 1886.

(2) *Revue Philosophique*, n°s de novembre 1885, février et avril 1886.

« mieux que personne comprendre le danger de conclusions préma-
« turées. »

Voilà qui est sagement pensé et très bien dit.

(A suivre) ALEXANDRE VINCENT.

LA CITÉ CHINOISE

(*Suite*), par Eug. Simon. ancien consul de France en Chine (1).

En France, et dans toutes les contrées de l'Europe, le budget de la guerre et le recrutement des armées constituent des charges qui deviennent de plus en plus onéreuses, et si les États ne mettent pas bientôt un terme à cette triste situation, non seulement nous marchons à une banqueroute universelle, mais encore les populations sont précipitées vers une décadence physique inéluctable, en raison de ce fait que, les sujets les plus propes à améliorer la race en la perpétuant, sont périodiquement moissonnés sur les champs de bataille. En Chine, on peut dire qu'il n'y a pas d'armée, puisque le nombre des soldats pour une population de 537 millions d'habitants, est à peine de cent mille. On nous répondra que l'état de paix armée est nécessaire en Europe, et surtout en France, tant que les grandes puissances voisines n'auront pas consenti à désarmer. D'accord ! mais alors que l'initiative individuelle provoque simultanément dans les populations des divers états un vaste pétitionnement tendant à obtenir le désarmement général et la constitution d'un tribunal arbitral ; le peuple est la force, parce qu'il est le nombre et le jour où il le voudra bien, les armées permanentes auront fini d'exister. Que ceux qui ont mission de le diriger y réfléchissent sérieusement, c'est là une question de vie ou de mort pour notre civilisation occidentale.

Mais poursuivons avec l'auteur l'examen des institutions sociales de la Chine. En politique comme en religion, la famille est le fondement de la civilisation chinoise. C'est le chef de la communauté qui a seul qualité pour exercer les droits de vote et de contrôle sur le gouvernement. Ce n'est pas à dire que les autres membres en soient privés, mais tant qu'ils font partie de la famille, ils sont censés avoir délégué leur part de souveraineté à leur représentant naturel qui, du reste, ne manque jamais de les consulter dans les cas graves sur l'usage qu'il doit en faire. Toutefois, il dépend de chaque citoyen de recouvrer, quand il le veut, l'exercice de ses droits politiques, en se séparant de la famille ; mais les cas de séparation pour ce motif sont excessivement rares, car les Chinois sont généralement assez intelligents pour comprendre que

(1) 3 fr. 50 à la Librairie spirite, 5, rue des Petits-Champs.

la vaine satisfaction, de faire personnellement acte de citoyen, ne saurait entrer en balance avec les avantages inappréciables qu'ils retirent de la vie en commun.

Le chef de chaque famille est appelé à élire les membres des conseils chargés de l'administration de la circonscription — commune, canton, arrondissement, province. Le mandat des conseillers dure trois ans ; il est gratuit et renouvelable, et les citoyens peuvent pendant toute sa durée se réunir quand ils le croient utile pour contrôler leurs mandataires et leur retirer, le cas échéant, le mandat dont ils auraient abusé. Le président de ces conseils exerce des fonctions analogues à celles du maire de nos communes ; avec cette différence, toutefois que le chef de famille a seul qualité pour remplir la mission d'officier de l'état civil dans sa communauté, et que c'est à lui que revient le soin d'inscrire les actes sur les registres de la famille. Lorsqu'il y a des affaires intéressant la religion à traiter entre les représentants de la commune ou du canton et ceux du département ou de la province, les conseillers désignent une délégation temporaire composée de deux ou trois membres choisis parmi eux, chargée d'en poursuivre le règlement avec les autorités compétentes. Les attributions des conseils élus consistent à répartir les impôts, à les percevoir et les transmettre au fonctionnaire de l'Etat. Ils examinent la nécessité des travaux intéressant les communes, les cantons et les provinces, font le nécessaire pour arriver à leur réalisation, en fixant la part contributive de chacun, et en provoquant les souscriptions volontaires parmi les familles aisées pour en décharger celles qui sont moins fortunées. Au besoin, ils recourent au chef du district pour obtenir l'intervention de l'Etat, lorsque les travaux présentent un caractère d'*utilité générale*. Ils sont également chargés de la police des irrigations, et en cas de difficultés graves, ils facilitent l'arbitrage entre les communes pour vider les différends. Ils ont en outre les surintendences des établissements publics de bienfaisance et sont appelés souvent à juger, en qualité d'arbitres, les contestations survenues entre les corps de métier.

Il n'existe pas en Chine, de parlement, ni de corps législatif chargé de faire les lois. Voici comment on procède à leur confection. Du reste, il est rare qu'on ait à édicter de nouvelles lois, parce que chez ce peuple dont la civilisation remonte si haut, les lois ont été faites depuis longtemps. Cependant, lorsqu'un fonctionnaire remarque dans son district une coutume locale qui lui semble bonne à généraliser il la signale du pouvoir central. Celui-ci à son tour la défère aux membres de l'Académie chargés de l'examiner ; si elle est approuvée, on la communique à toutes les provinces pour être mise à l'essai. Ce n'est que lorsqu'elle est sanctionnée par la pratique et adoptée par la population qu'elle devient loi de l'Etat et est inscrite dans le Code. Toutefois cette inscription n'est ordonnée qu'à l'avènement d'un nouvel empereur, et c'est alors

seulement qu'elle est rendue obligatoire pour tous. Nous le demandons au lecteur impartial ; cette façon de confectionner les lois et de les faire entrer dans le code alors seulement qu'elles sont sanctionnées par l'usage, n'est-elle pas plus rationnelle que notre manière de procéder consistant à faire et à défaire successivement un nombre de lois considérable sans savoir si leur application ou leur abrogation s'adapteront ou non aux mœurs de la population ?

Nous venons de parler de l'Académie ; ses fonctions sont nombreuses et variées. Voyons d'abord qu'elle est son organisation, elle compte 232 membres qui se recrutent eux-mêmes, parmi les lettrés et les savants les plus éminents. Les femmes peuvent en faire partir si elles réunissent les conditions de science et d'aptitude exigées par ses règlements. Chaque membre reçoit de l'Etat un traitement et a droit à la jouissance d'une maison et d'un jardin. Outre la confection des lois dont nous venons de parler, l'Académie a la haute direction de l'instruction publique, bien que chacun reste libre d'ériger des écoles privées, et que l'instruction primaire soit donnée aux enfants dans les familles ; l'Académie fonde et dirige des collèges où les élèves reçoivent l'instruction secondaire et supérieure. Pour entrer dans les emplois de l'Etat, on n'est pas obligé de fréquenter ces maisons d'instruction, mais il faut se soumettre à subir des examens devant des commissions choisies par l'Académie ; et c'est elle qui délivre les certificats et diplômes nécessaires pour embrasser les carrières officielles. Enfin, — et ceci est l'attribution la plus importante de l'Académie — c'est dans son sein que se recrutent les membres d'une institution qui n'a d'équivalent dans aucune autre nation civilisée. Nous voulons parler de la cour des Censeurs, composée de quarante membres. Les uns sont chargés de faire périodiquement des tournées d'inspection dans les provinces pour veiller à l'exécution des lois, examiner la conduite et les actes publics ou privés des fonctionnaires, et recevoir les plaintes que les conseils élus croient devoir formuler contre eux. Dans ces voyages ils recueillent aussi les matériaux et documents devant servir à l'histoire du règne et conservé dans un coffret scellé qui n'est ouvert qu'à la mort de l'Empereur. Les autres sont placés auprès du souverain, pour surveiller les actes de sa vie publique et même ceux de sa vie privée ; ils ont mission de lui signaler toutes les infractions qu'il commet aux lois fondamentales de l'Etat, et de s'efforcer, par leurs avertissements et leurs réprimandes, de le ramener dans la voie du devoir. Ils s'acquittent de cette tâche avec la plus grande indépendance, tout en gardant dans la forme le respect et la déférence due à la haute position de l'Empereur. Pour donner une idée de ce genre d'admonestations, nous croyons devoir reproduire en partie celle qu'un des censeurs adressa par lettre à l'Empereur au moment où les armées Anglo-Françaises menaçaient la capitale en 1860. Le souverain, sous l'inspiration de ses courtisans, parlait de quitter son palais et de se

retirer en Mongolie et pour colorer cette fuite, on faisait organiser des chasses à Cyéhol, au-delà de la Grande Muraille. Voici un passage du mémoire que présenta à l'Empereur Tsao-Yung-Yang, censeur de la province du Hou-Kouang ; après avoir rapporté le bruit venu à ses oreilles, le censeur s'exprimait ainsi : « Si l'Empereur s'éloigne réellement, les malheurs qui pourront résulter de son départ seront irréparables. De quel œil votre Majesté considère-t-elle donc le peuple ? Quel prix attache-t-elle aux cendres de ses ancêtres ? Abandonnerez-vous l'héritage qu'ils vous ont légué comme un vêtement usé ? Que dira de vous l'histoire dans les siècles à venir ? Jamais encore on n'a vu un souverain choisir le moment du danger et de la détresse pour se rendre à la chasse, sous prétexte que son départ préviendra toute complication. Que votre Majesté se laisse donc convaincre et revienne sans délai résider dans la capitale. » Nous le disons hautement, dans un pays où un sujet peut tenir à son souverain un pareil langage, le sentiment de l'indépendance et de la solidarité nationales doit être puissamment développé ; et nous ajoutons que dans telles de nos contrées de l'Europe où l'on fait en paroles tant d'étalage de liberté et de souveraineté nationale, il se trouverait peu d'hommes au pouvoir disposés à accueillir des remontrances formulées en termes aussi énergiques.

Nous terminons ici ce compte-rendu que quelques lecteurs trouveront peut-être un peu trop long, notre excuse est dans cette considération qu'il était nécessaire d'entrer dans des détails un peu étendus pour donner une idée suffisamment complète de l'œuvre de M. Simon. On nous permettra quelques courtes réflexions avant de clore notre article. La civilisation chinoise remonte à une époque où aucun état de l'Europe moderme n'était encore fondé. Alors que les institutions de ce peuple étaient arrivées au degré de perfection que M. Simon nous a fait connaître, nous nous débattions encore dans le cahos du moyen âge où venait de s'abîmer l'empire romain. C'est grace à son amour de la terre, qu'il cultive avec tant de sollicitude et de justice, c'est surtout en persistant dans son aversion de la guerre et des expéditions lointaines, que le peuple chinois est parvenu à ce point de prospérité dont nous sommes, hélas, encore si éloignés. L'Europe n'a eu jusqu'à ce jour avec le Céleste Empire que des relations inspirées par l'égoisme et le désir de s'enrichir à ses dépens. Elle lui a fait la guerre pour le forcer à recevoir l'opium, cette cause de démoralisation et d'abrutissement des malheureux Indiens qui s'empoisonnent lentement pour faire des rentes aux gros marchands de la Cité. Nous avons envoyé nos missionnaires en Chine dans le but d'y propager la religion catholique et détruire les croyances nationales ; tout récemment, nous lui avons fait la guerre pour la contraindre à nous acheter nos produits. Eh bien ! ce peuple, sans se départir de ses habitudes pacifiques, s'est borné à repousser comme il a pu nos injustes at-

taques, et n'a pas même tenté de porter par de justes représailles les armes chez les agresseurs. Mais qu'on y prenne garde ! A force d'exciter en lui la fibre guerrière nous pourrions peut-être réveiller des vieux instincts qui ne sont encore qu'assoupis ; et le jour où la Chine se déciderait à imiter les coutumes belliqueuses des Européens et à entrer dans la voie des grands armements, le péril deviendrait immense pour nous, et si cette masse de 537 millions d'hommes — plus du tiers de la population entière du globe — se mettait en mouvement, elle pourrait bien nous écraser comme les barbares anéantirent l'Empire romain.

A notre humble avis, fortifié d'ailleurs par les considérations exposées dans la *Cité chinoise*, il n'est que temps de nous départir à l'égard de la Chine de l'attitude provocative que nous avons eue trop longtemps envers elle. Considérons que les Chinois sont nos frères aînés et que nous avons tout intérêt à vivre avec eux en bonne intelligence. Envoyons chez eux des missions pacifiques pour étudier leurs mœurs et leurs institutions, et, le jour où ils seront persuadés que nous n'en voulons plus à leurs biens et à leurs vies, ils noueront avec nous des relations cordiales et nous avons la ferme conviction qu'ils se feront un devoir de mettre à notre disposition leur expérience politique et gouvernementale pour nous aider à atteindre le degré de civilisation et de *sécurité sociale* où ils sont eux-mêmes parvenus. CEPHAS.

INTOLÉRANCE

« Monsieur le Rédacteur : Hier matin, les membres de la société de secours mutuels « l'Association spirite de Toulouse » avaient été convoqués, sur l'avis donné par la famille, pour assister aux obsèques d'un de nos membres honoraires. A 7 heures et demie précises, sur la paroisse Saint-Etienne, le prêtre chargé de la levée du corps arriva à l'heure fixée et la société possédant comme emblème un médaillon entouré d'un ruban vert portant le titre de la société, il fit demander, par le surveillant du convoi des pompes funèbres ce que signifiait ce médaillon. Après explications données par M. le président de la société, le convoi se mit en route pour se rendre à l'église. Arrivé là, le prêtre après avoir dit l'absoute se rendit à la sacristie. Les assistants attendaient la messe. Après vingt minutes d'attente, une femme, déléguée par les prêtres avertit la famille qu'ils ne voulaient pas dire la messe, si l'emblème restait sur le cercueil. On le plaça sur une chaise. Nouvelles exigences et sociétaires et emblême quittèrent l'église. La messe dite, le prêtre fit prévenir la famille que si le médaillon figurait au convoi il se retirerait. En effet les sociétaires étant dehors et se mettant en rang le prêtre rentra dans la cathédrale ; le convoi partit pour le cimetière sans son assistance.

Remarque : Nos frères de Toulouse doivent agir en hommes libres, émancipés, et non comme des enfants en minorité ; qu'ils enterrent leurs morts spiritement, sans le concours d'un culte. Le spirite sincère doit être le modèle constant de la tolérance, de la fraternité, du désintéressement, mais réclamer aux desservants d'un culte quelconque de ne point être les esclaves de la règle religieuse qui les étreint, ce n'est être ni sage ni prudent.

En faisant un appel constant à la raison dans tous les actes de la vie, on s'épargnerait des avanies semblables à celles que donnent les prêtres de la paroisse de St-Etienne. Ou bien soumettez-vous aux exigences du culte dont vous réclamez le concours, ou bien restez des âmes libres et émancipées en enterrant spiritement vos morts.

POINTS D'INTERROGATION

Messieurs : Voudriez-vous me permettre quelques observations et questions au sujet de la réponse de M. di Rienzi, à l'article de M. Laurent de Faget : « Le matérialisme spirite? »

« Depuis que je suis spirite, dit M. di Rienzi, j'attends la définition scientifique du mot esprit, et je ne l'ai trouvée nulle part. » Comme notre ami, j'ignore la véritable nature de l'esprit. Cet aveu n'étonnera personne, sans doute ; mais où l'on me trouvera bien simple, bien naïf, peut-être, c'est quand je dirai que je ne connais pas davantage la véritable nature de la matière. M. di Rienzi est-il plus avancé que moi à cet égard? Qu'il veuille bien alors me donner *la définition vraiment scientifique*, que je n'ai encore pu trouver nulle part.

Mais si cette définition, que j'ai vainement demandée à tous les échos, n'existe pas, et s'il est vrai, ainsi que l'affirme M. di Rienzi, que la pensée, que l'ensemble de nos facultés morales et affectives, etc., ne sont pas l'esprit lui-même et ne peuvent se représenter que comme des conséquences ou des propriétés ; alors il est également vrai, à moins de grave erreur de ma part, que tout ce que nous connaissons de *la matière* ce n'est pas *la matière elle-même*, mais seulement les phénomènes qu'elle nous présente, c'est-à-dire des conséquences ou des propriétés. Et dans ces conditions, nous serions obligés de conclure, au moins jusqu'à plus ample informé, qu'un voile impénétrable, en tout cas impénétré, dérobe à nos regards la nature intime, fondamentale, essentielle de la matière aussi bien que de l'esprit.

Voilà ce qui, pour le moment, me paraît l'exacte expression de notre savoir sur cette question tant discutée. Me trompé-je? Si oui, je prierais très instamment, soit M. di Rienzi, soit M. Tremeschini, qui tous deux paraissent très au courant de ces choses, de vouloir bien

éclairer mon ignorance, qui est, malheureusement, je le crains, celle de beaucoup d'autres.

Plus loin, M. di Rienzi dit : « Deux hypothèses sont en face l'une de l'autre. L'une dit : il y a en nous et dans les êtres deux principes, l'un matériel, l'autre intelligent. L'autre, au contraire, dit ceci : Il n'y a qu'une origine, celle que nous constatons, que nous voyons, que nous concevons, *la matière*, laquelle possède des propriétés qui s'appellent tour à tour affinité, cohésion, attraction, instinct, âme, intelligence, etc. » M. di Rienzi se rallie, sans hésitation, à la seconde de ces deux hypothèses, « parce qu'il lui paraît plus sage de procéder du connu à l'inconnu que d'essayer de faire entrer l'inconnu dans nos spéculations philosophiques. »

Il n'y a qu'une origine : voilà qui est simple, net, catégorique, absolu. Passons. Nous constatons, voyons, concevons cette origine? Ceci nous paraît un peu moins clair; car nous ne constatons pas, ne voyons pas, ne concevons pas *la matière en soi*. Et dès lors, si *la matière est l'origine de tout, nous ne pouvons pas constater, ni voir, ni concevoir cette origine.*

Il me semble même que si une chose se présente à nous avec tous les caractères d'une incontestable évidence, c'est précisément *la double nature* de tout ce qui existe : partout et en tout nous constatons, voyons, concevons *un moteur* et *une chose mue*. Le moteur serait-il identique à ce qui est mû? Mon bras, par exemple, qui exécute un mouvement, devra-t-il être confondu avec *ce* qui lui fait exécuter ce mouvement? Ce qui en nous : âme, intelligence, matière ou esprit, comprend, raisonne, juge, dirige, critique, affirme, nie, ne diffère-t-il, pas du tout au tout, — à en croire du moins le sens intime — de ce qui boit, mange, digère? Cela paraît ainsi. Je ne veux pas cependant affirmer absolument *la double nature* de notre être. Je tiens seulement à montrer qu'il n'est pas évident, de prime abord, qu'il n'y a qu'*une origine* aux choses. J'espère aussi que ces observations étant faites, on voudra bien m'expliquer comment cette particule de matière, qui est notre cerveau, notre intelligence, notre âme, etc , en a pu arriver à dominer de si haut les mondes immenses et innombrables qui roulent dans l'espace sans fin; comment *elle, si petite, si méprisable*, a la puissance de les mesurer, de les peser, de les analyser; car une particule matérielle qui fait de telles choses n'est certainement pas un des phénomènes les moins extraordinaires d'un monde où tout est merveille. Je demande également — si tout est matière — comment mon corps se traîne misérablement dans la boue d'ici-bas, tandis que ce que nous appelons l'âme, l'esprit, plane dans l'infini, parcourant les espaces et les temps sans bornes, se créant des mondes imaginaires, élaborant mystérieusement des pensées ou sublimes ou vulgaires, des œuvres ou grandioses ou mesquines. Voilà ce qu'il faut m'expliquer *scientifiquement, positive-*

ment, si vous voulez que je croie à *l'unité d'origine de toutes choses*.

« Pour notre intelligence, est-il dit plus loin, nous pensons que l'âme ou l'esprit est à notre corps ce que la loi est à la matière en général, c'est-à-dire inséparables l'une de l'autre. » Ici encore, je ne comprends pas très bien. Si, en effet, l'âme et le corps sont inséparables l'une de l'autre, comme la matière, par exemple, est inséparable de la loi de la pesanteur, que devient, que peut devenir l'âme, lorsque le corps mort se dissout peu à peu dans la tombe, rongé par les vers? Subira-t-*elle* le même sort que *lui*, et à chaque molécule qui se détache de ce qui fut *ma forme, ma personnalité physique*, prendra-t-*elle* une partie correspondante et proportionnelle de ce qui fut *elle*? Si oui, il n'y a plus d'immortalité au sens strict du mot; sinon, l'âme et le corps ne sont donc pas aussi inséparablemens unies que la matière et sa loi.

M. di Rienzi nous parle ensuite de l'admirable succession des êtres, et il se demande pourquoi nous n'admettrions pas la continuation de la chaîne humaine au-delà de cette terre, comme nous admettons, dans tous les règnes de la nature, une succession d'êtres progressivement organisés? Certes, nous l'admettons comme lui. Mais cela ne prouve rien, absolument rien, au point de vue de l'immortalité. Il faudrait, pour que cette continuation impliquât *la survivance, le développement de l'âme au-delà de la tombe*, qu'il fût bien établi que tous les êtres qui vivent en ce moment ont déjà vécu; que s'il y a progrès d'une génération à l'autre ou d'une espèce à l'autre, c'est parce que l'expérience, acquise dans des vies antérieures, se conserve intacte, en sorte que l'animal, en recommençant une nouvelle existence, a, à sa disposition, dès sa rentrée dans notre monde, tout le capital intellectuel accumulé par lui précédemment. Or, cette preuve n'est pas faite. Et vous n'ignorez pas qu'une telle croyance est une hérésie, condamnée également par tous les savants matérialistes et par la plupart des chrétiens. Nous ne saurions donc nous appuyer sur cette progression, pour en conclure « la continuation de la chaîne humaine au-delà de la terre. »

Ne résulte-t-il pas de tout ce que précède que M. di Rienzi, qui nous parle cependant au nom de la science positive, nous offre toute une série d'hypothèses *invérifiables*, et problablement *invérifiées*. Serions-nous peut-être placés sur un terrain plus solide avec son « élément matériel imparticulé » existant dans le périsprit, comme le périsprit lui-même existe dans notre corps actuel? Je ne le pense pas, et tout me porte à croire que cet « élément matériel imparticulé » ne pourra jamais être ni défini ni déterminé.

Reste la question de Dieu. M. di Rienzi dit bien qu'il n'est pas athée, qu'il cherche, et que ne pouvant comprendre ni expliquer la création, il se contente d'avouer son ignorance. Nous approuvons fort cette réserve dans l'expression de sa pensée. Mais ne lui arrive-t-il pas, à son insu

sans doute, de s'éloigner à tout instant du terrain de la science positive ? Vous nous dites que vous vous contentez d'avouer votre ignorance, mais par ailleurs vous affirmez que la matière est l'unique cause de tout. Vous dites que vous ne niez pas Dieu, mais que faites-vous donc autre chose, lorsque vous nous parlez du « spiritualisme qui conserve le mythe menaçant et justicier en même temps que Créateur, de la Divinité » ? Ces propositions ne seraient-elles pas une affirmation négative — pardon de l'accouplement de ces deux mots — de la Cause Première ?

Mais je n'insiste pas, mon but n'étant pas, actuellement, de discuter toutes ces hautes questions. Si je me suis permis de faire ces quelques observations, c'est parce que j'estime qu'il est temps, puisque partout et toujours on parle, soit pour, soit contre la matière, que les partisans et les adversaires de *l'Origine une et matérielle* de toutes choses s'expliquent ouvertement, sincèrement, avant que la division dont nous sommes menacés, ne soit un fait accompli. Je suis, pour ma part, persuadé que ce qu'il y a au fond de tout cela, c'est une question de mots, bien plus que de choses. Mais nous ne saurons exactement à quoi nous en tenir que par une étude franche, sans arrière pensée des points qui paraissent nous séparer. Que les spirites matérialistes — les spiritualistes ont leur réponse dans Allan Kardec, ce qui ne les empêchera probablement pas de discuter les raisons qu'on leur opposera — nous disent donc ce qu'ils entendent par *la matière* et comment, s'il n'y a que de *la matière*, il y a cependant, et une vie immortelle et progressive, et une justice éternelle. Je serais bien trompé si nous ne tombions pas d'accord. Donc, Messieurs, à l'œuvre ; nous vous écoutons, parlez.

Nos amis me pardonneront, je l'espère, cette sorte de mise en demeure ; ils comprendront que mon unique désir, en m'adressant à eux, comme je le fais, c'est l'union entre les spirites, et le bien du spiritisme.

D. METZGER.

22 octobre 1886.

GUÉRISON PAR LE MAGNÉTISME

Je certifie que j'ai été guérie au moyen du magnétisme humain, par M. Debois, dans les circonstances suivantes : quelques jours après une *suppression* accidentelle de mes menstrues, je fus prise de douleurs en différentes parties du corps, et principalement au genou droit, ce qui m'obligea à garder le lit. M. le Dr D... m'appliqua des pointes de feu, des vésicatoires, etc. ; puis, le genou se déformant, une compression au moyen du silicate de potasse, qu'on laissa environ un mois ; je souffrais beaucoup et on la retira pour quelques jours, puis on en remit une autre que j'arrachai au bout de huit jours, en voyant ma jambe prendre une teinte bleue ; l'articulation se trouva alors ankylosée verticalement.

Dès la première séance, M. Debois fit reparaître la menstruation, disparue depuis trois mois environ; il me promit qu'après deux autres séances je serais sur pied, et qu'enfin, le grand air et la distraction feraient le reste. Il est bon de noter ici que, dépérissant chaque jour dans l'atmosphère d'une chambre très basse d'étage, sombre et insuffisamment aérée (la rue est fort étroite et les maisons hautes), je n'avais plus d'espoir de me tirer de cette dangereuse situation, et je reconnus plus tard que c'était aussi la conviction du Dr D..., qui avait cessé de me voir après avoir épuisé les ressources de son art. Ma guérison opérée, je me rendis chez ce médecin consciencieux pour régler ses honoraires : « je ne veux pas d'argent, me dit-il, je suis trop heureux que vous soyez remise, car, aujourd'hui, je puis vous le dire : je vous regardais comme perdue.

L'apparition des menstrues provoqua la sortie de matières sans nom, me soulagea beaucoup, ramena l'appétit et le sommeil dont j'étais privée depuis longtemps; je sentais également la vitalité reprendre tout le long de ma jambe paralysée. — Je pus en effet tenir debout après la troisième séance; mais en quel état! je ressemblais à un squelette — M. Debois me promit de revenir encore deux ou trois fois pour me rétablir complètement, mais refusa absolument de s'occuper de l'ankylose, sous le prétexte que la déformation du genou étant très marquée, le médecin n'avait eu d'autre but, en paralysant l'articulation, que celui d'éviter les effets consécutifs de l'hydarthrose (hydropisie de l'articulation); de sorte que, l'ankylose détruite, il se trouverait en présence d'un mal réputé incurable, et s'exposerait, en conséquence, à avoir maille à partir avec la Faculté, s'il n'arrivait à le guérir, ce que mon âge (48 ans) rendait encore plus difficile.

D'après ce que je venais d'éprouver sous l'influence du magnétisme, ma confiance en ce merveilleux agent n'avait plus de limites; j'eus donc recours à un subterfuge pour déterminer M. Debois à me continuer ses soins. A cet effet, je priai M. le D. B. professeur agrégé de la Faculté de Médecine de Paris, de m'indiquer des moyens propres à guérir mon ankylose; je ne sais s'il comptait sur la réussite de ceux qu'il voulait bien donner, mais j'avais une ordonnance que je présentai triomphalement à M. Debois... qui, dès lors, n'avait plus de bonnes raisons à m'opposer. — Je vais, me dit-il, essayer, à vos risques et périls, de faire disparaître l'ankylose; vous me délivrerez une décharge, dans laquelle, vous relaterez l'ordonnance du Dr B..., dont vous me remettrez aussi l'original. — Aujourd'hui l'ankylose n'existe plus; le genou a repris sa flexion à angle droit, et toute trace de déformation a même disparu; je puis faire comme autrefois de longues courses sans fatigue, ma santé est excellente sous tous les rapports.

Je dois ajouter que M. Debois a refusé toute rémunération, même sous la forme de cadeau.

En foi de quoi, j'ai délivré le présent certificat comme étant la plus stricte expression de la vérité.

Fme Boisson. 30, rue Saint-André-des-Arts.

Paris, 16 août 1886.

L'HYPNOTISME ET LE MAGNÉTISME

(Conférence faite à la Salle des Capucines par M. Achille Poincelot)

Les singuliers phénomènes de l'hypnotisme ne relèvent pas moins de la psychologie que de la physiologie. M. Achille Poincelot comprend cette vérité, car il s'est efforcé de donner à sa conférence du 2 octobre un caractère à la fois philosophique et technique.

« Messieurs, dit-il, la science est soumise, comme la société, à deux lois fondamentales et impérieuses. La première de ces lois c'est la conservation de tout ce qui est vrai, juste, utile et beau. La seconde c'est le mouvement, c'est-à-dire la destruction incessante des erreurs et des préjugés et l'acquisition des vérités nouvelles. Si les hommes savent allier judicieusement la conservation au mouvement, la science et la société progressent, par des évolutions successives, régulières et pacifiques. Si, au contraire, les hommes se divisent maladroitement en deux camps, dont l'un s'acharne sur le roc de la routine, tandis que l'autre veut saisir le progrès, en bande tumultueuse, sans tenir compte des nécessités légitimes de la tradition, la science est en proie à des luttes violentes et passionnées, et la société est sourdement travaillée par des malaises, des crises et des convulsions, qui aboutissent fatalement à ce genre de cataclysme qu'on appelle révolution, et dont il faut accuser plus encore les esprits rétrogrades que la fièvre qui enflamme parfois les amis du progrès.

» S'il m'est permis d'emprunter une comparaison au monde du plaisir, je dirai que les ultra-conservateurs, dans l'art, dans la littérature, dans la philosophie, dans la science, même dans la politique, s'obstinent à danser cette danse surannée et monotone qu'on appelle la gavotte, tandis que les autres s'obstinent à exécuter cette danse échevelée qu'on appelait au bal Mabille (Sourires) d'un nom que je ne connais pas plus que vous, mais que vous paraissez connaître aussi bien que moi. Or la question, si l'on veut servir le progrès, est de ne pratiquer ni l'une ni l'autre de ces danses.

» Or, c'est précisément en matière de magnétisme humain qu'on s'est divisé en deux camps systématiques et hostiles. « *Je le verrais, que je ne le croirais pas,* » disait un savant célèbre, à propos d'un phénomène hypnotique. Au moins, quand Fontenelle parlait ainsi, il faisait de sa parole une ironie féconde. Il se trouvait à une fête que donnait le président Rose, qui était d'une avarice sordide. Un

invité eut l'idée de faire une quête de bienfaisance, et demanda au président, qui donna en faisant la grimace. Puis le quêteur, à la fin de la soirée, vint encore solliciter le président, qui répondit : « Mais j'ai déjà donné ! — Veuillez m'excuser, fit le quêteur, je ne l'ai pas vu.

» — Et moi, dit Fontenelle, qui se trouvait là, je l'ai vu et je ne le crois pas. »

« La cause principale du scepticisme des savants, à propos du magnétisme, c'est qu'il échappe à toute explication. C'était oublier que les grands phénomènes de la nature, depuis l'irradiation solaire et la circulation du sang, jusqu'au mécanisme merveilleux de la parole et au sommeil, ne sont pas expliquées encore par des théories suffisantes et qui s'imposent nécessairement.

Ici l'orateur démontre que tous les genres de sommeil ne sont au fond que des modalités d'un même phénomène. L'esprit n'est jamais absolument inactif, même dans le sommeil profond. Son activité est moins incessante que dans la veille, mais elle couve comme le feu sous la cendre. Ensuite M. Achille Poincelot cite de nombreux exemples de rêves très actifs et méthodiques. C'est ainsi que Condorcet, après avoir été obligé de renoncer à des calculs difficiles, tant son esprit était fatigué, terminait quelquefois ces calculs pendant qu'il dormait. Franklin avouait à Cabanis que certaines combinaisons politiques qui l'avaient embarrassé, pendant le jour, se débrouillaient *fréquemment*, pendant son sommeil. « Vous voyez, dit le conférencier, qu'il y a des hommes d'Etat enflammés d'un tel patriotisme, qu'ils s'occupent des destinées de leur pays jusque dans le sommeil... Ce qui fait compensation avec la béate placidité de ces hommes politiques vraiment incomparables qui ne s'occupent des destinées de leur patrie, ni quand ils dorment, ni quand ils sont éveillés... »

M. Achille Poincelot cite encore de nombreux exemples de somnambulisme naturel, qu'on devrait appeler somnambulisme *spontané*, car le somnanbulisme *provoqué* n'est nullement *artificiel*, il est parfaitement dans la nature ; seulement il est acquis. En définitive, on trouve souvent dans les deux somnambulismes les mêmes particularités ce qui leur donne un caractère d'unité incontestable.

Après avoir raconté l'histoire très dramatique du somnambule Paul Didier, ouvrier arquebusier, qui a été soigné pendant quelque temps à l'hôpital Saint-Antoine, M. Achille Poincelot aborde la question de la suggestion hypnotique, et fait connaître une partie des résultats acquis, au point de vue psychologique, thérapeutique, par les docteurs Liébeault, Bernheim, Beaunis, et A. Voisin, en rendant justice à leur zèle et à leur sagacité scientifiques. Il déclare enfin que si l'hypnotisme a des dangers, il a des avantages qu'on ne peut méconnaître et auxquels on ne peut renoncer, sous peine de *gavotte scientifique*. Le vin a son utilité,

mais il est nuisible si l'on en abuse. La lumière éclaire et féconde, mais elle incendie. La femme a les tendresses exquises du cœur, mais elle a les griffes de la coquetterie. Faut-il donc supprimer le vin, le raisin, la lumière et la femme? Tout au plus, en ce qui concerne la femme, dit M. Achille Poincelot, faudrait-il, si on pouvait y réussir, raccourcir un peu le griffes de la coquetterie.

L'orateur a terminé sa conférence par une appréciation bienveillante des recherches sur la polarité humaine, par M. le docteur Chazarin et M. Ch. Dècle, recherches qui, selon lui, si elles sont contrôlées par les expérimentateurs éminents dont il a parlé au cours de sa conférence, faciliteraient l'interprétation de nombreux phénomènes encore inexpliqués.

M. Achille Poincelot traitera le sujet suivant, mercredi 24 novembre, à huit heures et demie du soir, dans la salle des Conférences du boulevard des Capucines : *Les Mystères et les nouveaux prodiges* du *Magnétisme animal. — Le plus grand événement scientifique de notre époque. — Comme quoi nous avons deux cerveaux. — Expériences originales et surprenantes, — Exemples merveilleux de Phrénologie magnétique. — Les automates vivants.*

M. Levavasseur, 22 rue de Picardie, Paris, reçoit le lundi soir, à 8 heures, séances de typtologie; de plus, M. Levavasseur se dit médium guérisseur, et donne ses soins sans aucune rémunération, il veut être utile à ses semblables.

NÉCROLOGIE

Mlle Marie Esnault est décédée à Saint-Lô, le 25 octobre dernier, à l'âge de soixante-neuf ans. Les spirites de la première heure connaissent bien cette bonne et courageuse demoiselle, qui n'a jamais demandé son pain *quotidien* qu'à son travail continu, et cela lui suffit pour être indépendante, ayant besoin de peu. Le soir, lorsque la journée était bien remplie, chez elle se réunissaient bon nombre de spirites, et le groupe que présidait, à Batignolles, Mlle Esnault, était très suivi et donnait les meilleurs résultats. Il y avait des médiums typtologues, écrivains, voyants, guérisseurs, à incarnation, et chacun se rappelle les belles expériences qu'y faisait M. Duneau, le sympathique chercheur, à l'aide de sujets bien intéressants.

Cette vie tant occupée, si remplie, ne devait laisser aucun loisir à notre regrettée S. E. S., et cependant elle en trouvait assez pour écrire le sujet de ses méditations; Mlle Esnault était prosateur et poète. D'elle nous avons *les Français et les Prussiens. Correspondance entre un spirite et un catholique.*

Nous regrettons que ses amis n'aient point songé à nous envoyer une dépêche; nous eussions été à Saint-Lô pour honorer sa mémoire, et c'est ce que nous avons fait dans notre séance du 1er novembre, commémoration des morts. Nous avons reçu la lettre de faire part, le matin du 26 octobre, à neuf heures, l'inhumation avait lieu au même instant.

M. Bimar, ancien spirite, très dévoué à notre cause, est décédé à Montpellier; sa famille, anti-spirite, ne nous a point adressé de lettre; nos amis de Montpellier n'ont pas été prévenus.

M. Alexis Didier, le célèbre guérisseur, est décédé à Paris le 9 octobre 1886; son frère, le magnétiseur renommé, était mort un an avant lui; tous deux étaient sympathiques et faisaient le bien modestement. C'est une famille de braves gens. A ceux qui survivent, notre bien fraternelle sympathie car, les Didier, sont des serviteurs de la cause.

M. Mauras, *Paul-Jean-Baptiste-Etienne*, publiciste, directeur de l'imprimerie Bonne-Nouvelle, s'est dégagé de la matière le 20 octobre dernier, à trente-huit ans; ce fut un travailleur et un homme de bien, un esprit très distingué qui connaissait l'au-delà de la vie.

M. Claude Désiré, capitaine en retraite, chevalier de la Légion d'honneur, est mort le 30 septembre écoulé, des suites d'une douloureuse opération.

Né à Ménétréol (Indre), a dix-huit ans, il s'engagea dans les hussards fit les campagnes d'Italie, du Mexique et retourna deux fois en Afrique; il prit part à la fatale guerre de 1870-71, fut fait prisonnier à Metz, resta captif à Burg, près de Magdebourg. La paix signée, il alla rejoindre son régiment, le 4e chasseurs à cheval, dont faisait partie son ami le capitaine Bourgès.

Il avait pris sa retraite et s'était fixé dans les environs de Paris, où il vient de mourir, à soixante-trois ans, le jour anniversaire de sa naissance.

Ce spirite éclairé était aimé, estimé de ses compagnons d'armes et de ses amis, car il fut un homme juste, plein de cœur; il laisse un bien grand vide dans le cœur de sa veuve et de sa belle-fille.

La Société parisienne des Etudes Spirites ayant cessé la publication de la *Pensée-Libre*, la rédaction de ce journal, aidée de quelques amis, fonde la *Pensée nouvelle*, qui sera servie aux anciens abonnés.

Pour la rédaction s'adresser à M. E. di Rienzi, 115, rue de Sèvres, à Paris, et, pour ce qui concerne les abonnements et l'administration, à M. Blin, 8, rue Perdonnet à Paris.

HYGIÈNE DES NOUVEAUX-NÉS

Le docteur Wahu vient de publier un ouvrage intitulé : Hygiène

DES NOUVEAU-NÉS, DE L'ENFANCE ET DE L'ADOLESCENCE. (1) livre destiné à avoir un grand succès, surtout dans les familles spirites, car, indépendamment des excellents conseils que l'auteur donne aux pères et aux mères de famille, pour tout ce qui a rapport à l'éducation physique des enfants, à partir du jour de la naissance jusque et compris l'adolescence, il a encore traité une question qui, jusqu'à présent, avait été complètement laissée de côté par tous les auteurs de *Traités d'hygiène.*

Il s'agit de ce que le docteur Wahu appelle *: l'Education avant la naissance*, c'est à dire : des *considérations relatives à l'influence physique, intellectuelle et morale que peut avoir une femme enceinte, sur l'enfant qu'elle porte*, et des conseils basés sur ces considérations.

Les spirites comprendront sans peine les motifs qui ont engagé le docteur Wahu à traiter cette si importante question.

Pour plus de facilité dans l'application de ses conseils, l'auteur a divisé son livre en quatre parties distinctes et séparées : 1° l'Hygiène des nouveau-nés et de la première enfance; 2° Hygiène de la seconde enfance (de deux à six ans); 3° Hygiène de la troisième enfance (de sept à quinze ans); Hygiène de l'adolescence (à partir de l'âge de seize ans).

Après avoir donné aux femmes enceintes les conseils que sa longue expérience et sa profonde connaissance des règles de l'Hygiène et de la prophylaxie lui ont suggérées, le docteur Wahu s'occupe en détail et de la manière la plus minutieuse, des soins à donner à l'enfant dès l'instant de sa naissance.

« Elever des enfants et les mener a bien, dit-il, n'est pas chose facile. « Combien de mères, après avoir obtenu l'accomplissement de leur plus « vif désir : « avoir un enfant ; » après avoir subi toutes les incommo- « dités de la grossesse et les souffrances de l'accouchement, n'ont pu, « faute de connaissances spéciales suffisantes, élever leur enfant, et « ont eu l'horrible chagrin de le voir mourir au bout de peu de temps. »

« Si les femmes qui me liront, comprennent toute l'importance du « sujet que je traite, et si elles veulent bien mettre en pratique les « conseils désintéressés d'un vieux médecin, elles pourront, je l'espère, « arriver plus facilement à conserver leurs enfants, et elles les verront « grandir en pleine santé. »

L'auteur, faisant un emprunt à la statistique, dit : « que sur un million d'enfants qui naissant en France, il en meurt trois cent soixante mille pendant la première année, c'est-à-dire *trente six sur cent. Un peu plus du tiers.* Et ces enfants vivraient si leurs mères savaient les élever. »

(1) Un joli volume, format Charpentier. A la Librairie des Sciences psychologiques, 5, rue des Petits-Champs. — Prix 3 francs 50. — 4 francs franco par la poste.

« Et ce n'est pas seulement dans les classes sociales inférieures, que la mort exerce de tels ravages; les classes élevées lui paient aussi un tribut plus considérable qu'on ne pourrait le croire.

« Cependant, ajoute l'auteur, il n'est pas difficile de bien élever un « enfant; mais pour cela, *il faut écouter un peu plus* les hommes « qui emploient toute leur vie à l'étude de cette si importante question; « et *il faut ne pas écouter du tout* les bonnes femmes et les commères « qui s'imaginent qu'elles savent élever les enfants, parce qu'elles « en ont mis plusieurs au monde, ou parce qu'elles en ont vu beau- « coup. »

Dans une brochure extraite de son livre et spécialement adressée aux pères et aux mères de famille, (1) le docteur Wahu attire leur attention sur les inconvénients de *l'internat* pour les enfants et pour les adolescents des deux sexes.

Il prouve, de la manière la plus péremptoire, que tant au point de vue de *l'habitation* que de la *nourriture*, l'internat a la plus fâcheuse influence sur la santé présente et future des enfants et des adolescents, ainsi que sur leur instruction. Nous recommandons cette brochure aux pères et aux mères de famille.

(1) CONSEILS AUX PÈRES DE FAMILLE, *relativement à l'internat et à l'externat des enfants et des adolescents des deux sexes dans les établissement d'instruction publique et privée.*

Brochure gr. in-12. — 1 franc. A la Librairie des Sciences psychologiques 5, rue des Petits-Champs. Paris.

BIBLIOGRAPHIE

Sous ce titre : **LE SPIRITISME** (*Fakirisme occidental*), M. le Docteur Gibier donne un livre très intéressant, avec figures dans le texte, bourré de faits qui s'enchaînent avec ordre, et permettent à l'esprit de suivre les phases du Spiritisme ou du Spiritualisme moderne : M. Alexandre Vincent fera le compte rendu de cet ouvrage dans la *Revue* du 1er décembre. M. Gibier est un homme de bonne foi, un chercheur consciencieux, courageux, qui rend hommage à ce qui lui semble vrai Prix : 4 fr.

MONSIEUR LE MARQUIS (*Histoire d'un Prophète*), par Mme Claire Vauthier, de l'Opéra, édité par Marpon et Flammarion, paraîtra le 20 novembre courant; ce sera, nous dit-on, un ouvrage très remarquable au point de vue du Magnétisme, du Spiritisme ; il traitera des hautes questions psychologiques à l'ordre du jour. De plus, nous affirme-t-on, il est supérieurement écrit, plein d'humour, les éditeurs espèrent en vendre trente mille exemplaires. Dès que nous aurons lu *Monsieur le Marquis*, nous en ferons le compte rendu. . . . . Prix : 3 fr. 50 c.

M. *F. K Gaboriau* nous apporte son volume : **LE MONDE OCCULTE,** Hypnotisme transcendant en Orient, traduit de l'Anglais, avec approbation de l'auteur, M. Si nnett : 3 fr. 50 c. le volume. Ce volume est très instructif, nous dit-on, il est en lecture pour le compte rendu.

L'Unitéisme, religion universelle, par M. P. Géraud. . . . . 3 fr. 50
Traité expérimental et thérapeutique de magnétisme, par M. Durville . . . . . 2 fr. »
Recueil de prières spirites; reliure ordinaire : 1 fr. 50; reliure chagrin. . . . . 3 fr. «
Conférences spirites faites en 1884 par M. Vallès, inspecteur général honoraire des ponts et chaussées. . . . . 2 fr. »
Les trois premières années 1882, 1883 et 1884. . . . . 5 fr. »
La chute originelle selon le spiritisme, par M. J.-E. Guillet. . 3 fr. 50
Les *quatre Evangiles* de J.-B. Roustaing et le *livre des Esprits,* réponse à M. Al. Vincent, par M. J.-E Guillet. . . . . 1 fr. »
Le spiritisme dans l'antiquité et *dans les temps modernes,* par le Dr Vahu. . . . . 5 fr. »
Choix de dictées spirites, par le Dr Vahu. . . . . 1 fr. »
Psychologie transformiste, évolution de l'intelligence, par le capitaine Bourgès. . . . . 1 fr. »
Etudes spirites, dictées reçues dans un groupe bisontin. . . . . 1 fr. »
Etudes économiques — 0 fr. 50
Manuel d'instruction nationale, par Emmanuel Vauchez, secrétaire général de la ligue française de l'enseignement. . . . . 1 fr. »
La Muse irritée, poésies spiritualistes, par M. Laurent de Faget. 3 fr. »
Très belles photographies d'Allan Kardec, première grandeur. . 3 fr. 50
Photographies du Dolmen d'Allan Kardec (Emaillées, 2 fr. 50) 4 fr. 50
L'âme et ses manifestations dans l'Histoire, par Eugène Bonnemère. 3 fr. 50
Recherches sur le spiritualisme, par W. Crookes (relié : 4 fr. 50). 3 fr. 50
Episode de la vie de Tibère, œuvre de la vie médianimique d'un groupe russe dictée par l'esprit de J.-W. Rochester. . . . . 3 fr. 50
L'Abbaye des Bénédictins, par l'esprit de J.-W. Rochester, 2 vol. 6 fr. »
Zanoni, en deux vol., très intéressants (rares) . . . . . 3 fr. »
Le messie de Nazareth. . . . . . 3 fr. »
La Cité Chinoise, par G. Eug. Simon, ancien consul de France en Chine. . . . . 3 fr. 50
Choses de l'autre monde, par E. Nus, 3e édition. . . . . 3 fr. 50
Thérapeutique magnétique, par Cahagnet A. . . . . 5 fr. »
Spirite et Chrétien, par Bellemare. . . . . 3 fr. 50
Le Doute, par Raphaël. . . . . 4 fr. »
La vision du prophète, par Mikaël. . . . . 1 fr. 50
Alphonse Cahagnet, photographie de son tombeau, grand format. 2 fr. »
id. son portrait id. 2 fr. »
Les deux ensemble. 3 fr. »
Guérison certaine du choléra, par Deboison, le prix. . . . . 0 fr. 20

Erratum : Page 691, cinquième ligne, lire : mystères insondables.

Le gérant : H. JOLY.